

PARIS EST UNE GUERRE

1940-1945

Un recueil

de JANET
FLANNER

Éditions
du sous-
sol



PARIS

Portrait
& reportages *EST*

UNE Janet
Flanner

GUERRE

1940

-1945

© 1940, 1941, 1942, 1943, 1944, 1945

Paris, Germany a paru pour la première fois dans le magazine *New Yorker*, le 7 décembre 1940 ; *Soldats de France, debout !* a paru pour la première fois dans le magazine *New Yorker*, le 1^{er} février 1941 ; *Le Nouvel Ordre* a paru pour la première fois dans le magazine *New Yorker*, le 15 mars 1941 ; *Blitz by partnership* a paru pour la première fois dans le magazine *New Yorker*, le 7 juin 1941 ; *So you are going to Paris* a paru pour la première fois dans le magazine *New Yorker*, le 21 juin 1941 ; *Ferox, mendax, ac praedator* a paru pour la première fois dans le magazine *New Yorker*, le 1^{er} août 1942 ; *Guinea pigs and the Mona Lisa* a paru pour la première fois dans le magazine *New Yorker*, le 31 octobre 1942 ; *The Escape of Mrs Jeffries-I* a paru pour la première fois dans le magazine *New Yorker*, le 22 mai 1943 ; *The Escape of Mrs Jeffries-II* a paru pour la première fois dans le magazine *New Yorker*, le 29 mai 1943 ; *The Escape of Mrs Jeffries-III* paru pour la première fois dans le magazine *New Yorker*, le 5 juin 1943 ; *La France et le Vieux : from the Empress Eugenie to the A.E.F* a paru pour la première fois dans le magazine *New Yorker*, le 12 février 1944 ; *La France et le Vieux : Hero of Verdun* a paru pour la première fois dans le magazine *New Yorker*, le 19 février 1944 ; *La France et le Vieux : Versailles to Vichy* a paru pour la première fois dans le magazine *New Yorker*, le 26 février 1944 ; *La France et le Vieux : Maréchal, nous voilà !* a paru pour la première fois dans le magazine *New Yorker*, le 4 mars 1944 ; *Letter from Paris, January 1 (by wireless)* a paru pour la première fois dans le magazine *New Yorker*, le 13 janvier 1945 ; *Letter from Paris, February 21 (by wireless)* a paru pour la première fois dans le magazine *New Yorker*, le 3 mars 1945 ; *Letter from Paris, May 11 (by wireless)* a paru pour la première fois dans le magazine *New Yorker*, le 19 mai 1945

Malgré tous les efforts pour obtenir l'ensemble des autorisations, l'éditeur reste à la disposition des ayants droits afin de modifier ou intégrer les mentions d'usage dans toutes nouvelles éditions du présent ouvrage.

© Éditions du Seuil, sous la marque
Éditions du sous-sol, 2020
pour la traduction française

Conception graphique gr2oparis

ISBN : 978-23-646-8441-6

Photographie en couverture "War correspondents Janet Flanner and Ernest Hemingway at the Cafe les Deux Magot, Paris, France, 1945"
© David E. Scherman/The LIFE Picture Collection via Getty Images)
© Estate Janet Flanner

Paris est une guerre

Un recueil de reportages

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Hélène Cohen

Édition préfacée et établie
par Michèle Fitoussi

Janet Flanner

FEUILLETON
Non-Fiction

Éditions
du sous-
sol

Du même auteur

Darlinghissima, commenté et présenté par Natalia Danesi Murray, traduit de l'anglais (États-Unis) par Catherine Pigeaire, Éditions des Femmes, 1988

Chroniques d'une Américaine à Paris, 1925-1939, textes choisis et rassemblés par Irving Drutman, traduit de l'anglais (États-Unis) par Roland Delouya, Editions Talandier, 2011

Paris, c'était hier : chroniques d'une Américaine à Paris, 1925-1939, textes choisis et rassemblés par Irving Drutman, traduit de l'anglais (États-Unis) par Roland Delouya, Mazarine, 1981

Chroniques européennes : de Berlin à Rome, 1931-1958, textes choisis et rassemblés par Irving Drutman, traduit de l'anglais (États-Unis) par Laure Vernière, Mazarine, 1983

LA LIBERTÉ D'ÊTRE SOI-MÊME DE FLANNER À GENÊT

Par Michèle Fitoussi

Quand Janet Flanner arrive à Paris au début des années 1920, elle ne fait que suivre la trace de nombreux compatriotes américains, éditeurs, journalistes, poètes ou écrivains, tous attirés, comme elle, par ce que la France a alors de meilleur à leur offrir : la richesse de sa culture, la modicité de ses prix et, par-dessus tout, la liberté d'être soi-même.

Écrire, écrire et encore écrire. C'est le projet de Janet Flanner depuis sa prime enfance. Ses modèles sont Henry James et les sœurs Brontë. Son unique roman, *The Cubical City*⁰¹, publié une première fois en 1926, aux États-Unis, ne récoltera pourtant qu'un succès d'estime. Elle réalisera son ambition littéraire autrement. Née en 1892 à Indianapolis dans un milieu quaker cultivé et bourgeois, étudiante en lettres à l'université de Chicago, critique théâtrale pour le quotidien local *l'India Star*, elle se marie pour échapper à sa mère et suit son époux à New York, où le couple s'installe à la fin de la Première Guerre mondiale. Elle y fréquente la bande de l'Algonquin, des auteurs, des comédiens, des dramaturges, bourrés de talent et d'esprit, qui se réunissent dans cet hôtel de la 44^e Rue pour boire, rire et médire. Surtout, elle y rencontre le grand amour de sa vie, Solita Solano, une ancienne actrice devenue journaliste, elle aussi aspirante écrivaine. Janet quitte son mari, et les deux femmes partent visiter l'Europe avant de s'installer à Paris, en 1922.

Esthète et un brin élitiste, Flanner, qui aime la beauté sous toutes ses formes, voue d'emblée à la France et à Paris une

01 — Carbondale (Ill.), Southern Illinois University Press, 1974.

passion qui ne se démentira jamais. Pendant plus de dix-neuf ans, elle va vivre avec Solita à l'hôtel Saint-Germain-des-Prés, rue Bonaparte ; après la guerre, elle se fixera rive droite, à l'Intercontinental, puis au Ritz, dans une soupenette sous les toits. Et toujours à l'hôtel, par aversion définitive pour les travaux domestiques. Elle apprend le français, visite la ville dans ses moindres recoins, devient une assidue de Shakespeare & Company, la librairie de Sylvia Beach, et des salons littéraires de Natalie Barney et de Gertrude Stein, où elle retrouve ses amis de la colonie américaine : son cher Ernest Hemingway, Francis Scott Fitzgerald, Djuna Barnes, Nancy Cunard, Alice Toklas ou Berenice Abbott.

En 1925, le *New Yorker*, un tout nouveau magazine américain, lui propose d'écrire toutes les deux semaines une *Lettre de Paris*. Ce qu'elle fera pendant un demi-siècle, sous le nom de plume de Genêt, un pseudonyme imposé par Harold Ross, le fondateur du journal. En l'engageant, Ross lui réclame, en deux mille mots et pour 35 dollars, le point de vue des Français sur leur pays. "Je me fiche bien de ce que vous pensez", lui dit-il. Une simple revue de presse n'intéresse pas l'intransigent directeur de la rédaction, qui exige du style et du brio. Janet est bien libre d'écrire sur ce qu'elle veut, à condition qu'elle n'ait aucune idée préconçue, et surtout qu'elle n'exprime pas ses opinions politiques : le *New Yorker* doit rester ce magazine snob et léger consacré aux reportages, à la fiction et à l'humour.

Au fil du temps, Flanner dévie de cette route que Ross a tracée pour elle, prend des chemins de traverse et invente une nouvelle forme de correspondance étrangère qui doit tout autant à sa syntaxe sophistiquée et à son style ironique et distant qu'à la profusion d'anecdotes et de minuscules détails dont elle use pour captiver ses lecteurs. Ses chroniques comptent bientôt parmi les plus populaires de ce magazine vite devenu prestigieux. À l'affût des nouveautés, elle se concentre sur les événements culturels, artistiques ou mondains donnés par l'avant-garde parisienne. Son œil acéré se pose sur ce peuple dont elle dissèque avec précision les mœurs et les coutumes, et dont elle détaille les tendances les plus

en pointe. Elle décortique chaque jour la presse, fréquente les Deux Magots et l'hôtel Drouot, l'Opéra et le bal Bullier, assiste aux grands procès et aux funérailles où se presse le tout-Paris. Sa plume se faisant plus assurée, sa palette s'enrichit alors de portraits de ses contemporains, américains ou français.

Naturellement spirituelle et enjouée, Janet Flanner a pourtant une autre facette, plus inquiète et plus sombre. Au début des années 1930, la seconde prend souvent le pas sur la première. Son intuition et son esprit de synthèse l'alertent sur les bouleversements à venir. Plus rapidement que d'autres sans doute, elle comprend que l'hédonisme ambiant en Europe est en train de céder la place au fascisme et au communisme. Les événements parisiens du 6 février 1934 sont le baptême du feu de cette humaniste dont la culture politique est jusque-là demeurée floue. Désormais, elle s'emploiera à la parfaite. Bravant l'opposition de Ross, elle lui impose peu à peu de témoigner de ces nouveaux désordres.

Depuis son adolescence, Janet Flanner cultive un rapport ambigu avec l'Allemagne, découverte en 1909, lors d'un voyage avec ses parents. C'est alors sa première visite en Europe : fascinée par les monuments et la culture, elle est séduite par Berlin et Munich et se promet d'y revenir un jour. Mais le décorum de l'armée germanique et la présence soutenue des officiers et des soldats dans les rues ne manquent pas de l'agacer. Entre les deux guerres, ses visites fréquentes dans le pays pour accompagner Noel Murphy, une cantatrice américaine dont elle est amoureuse, lui font découvrir avec frayeur une autre Allemagne, amère, ruinée, revancharde, prête à se livrer à Hitler.

Un an après l'arrivée du Führer au pouvoir, elle propose son portrait à Ross. Ce dernier se montre sceptique. "Ce type" est-il assez important pour bénéficier de plus de quelques lignes dans l'une des chroniques de Genêt ? Elle tient bon. Elle ne rencontrera pas le Führer, par crainte d'être expulsée d'Allemagne comme nombre de journalistes étrangers, mais après avoir beaucoup lu et enquêté, échangé longuement avec

Ernst Sedgwick Hanfstaengl, le chargé de communication du dictateur, assisté au 7^e congrès de Nuremberg, au cours duquel sont votées les lois anti-juives, elle réalise un portrait “en creux” où, en toile de fond, transparait l’atmosphère oppressante des premières années de l’Allemagne nazie. Privilégiant l’humour corrosif à la virulence, la neutralité à la prise de position – l’ombre soupçonneuse de Ross plane sur son épaule tandis qu’elle écrit –, elle ne fait pas d’Adolf Hitler la représentation du mal incarné, mais un politicien proche du bouffon. Dans une lettre à sa mère⁰¹, elle s’interroge : “Est-il un clown ou un psychopathe ?” En 1935, elle n’est pas la seule journaliste en Europe à se poser la question. Son appréhension la conduit cependant à être l’une des premières à lui consacrer un portrait aussi complet.

Le texte, publié dans trois numéros du *New Yorker*⁰², récolte suffisamment de bons échos pour lui permettre d’accéder enfin à la cour sacrée des grands reporters. Sa plume se faisant plus mature, et son crédit auprès de Ross plus important, elle envoie régulièrement des lettres de Berlin, Munich, Salzbourg, Vienne, Budapest et Londres, en même temps que celles de Paris. En pacifiste convaincue – un vestige de son éducation quaker –, elle refuse cependant de partir sur le front espagnol pour témoigner, comme Ernest Hemingway et Nancy Cunard, qui la pressent en vain de les rejoindre. Mais sa prétendue impartialité se fissure lors de ses reportages sur les vaincus de la guerre civile, parqués comme des animaux dans les camps d’Argelès et de Saint-Cyprien, dans le sud de la France. Pour la première fois, Genêt tombe le masque et s’indigne avec force.

Le 3 septembre 1939, quand la France et l’Angleterre entrent en guerre contre l’Allemagne, Janet Flanner décide, la mort dans l’âme, de retourner aux États-Unis avec Solita. Ross la remplace par A. J. Liebig. Bien avant l’entrée de l’Amérique dans un conflit désormais mondial, il a compris

01 — En novembre 1935.

02 — 29 février, 7 et 14 mars 1936.

que le *New Yorker* ne peut plus s'en tenir à sa sacro-sainte neutralité. Genêt est l'artisan principal de ce revirement.

À New York, Ross a l'idée géniale, une de plus, de lui commander un long texte sur la vie à Paris sous l'occupation allemande. Même si Flanner connaît bien la ville, l'enquête à distance se révèle difficile. Il lui faut glaner des informations un peu partout, et souvent se contenter du bouche-à-oreille, un paradoxe, écrit-elle dans l'introduction de son article, à l'heure des communications internationales.

Ses réseaux parisiens fonctionnent encore. Elle en active d'autres à New York et à Washington, interroge les réfugiés français qui débarquent de Marseille ou de Lisbonne par bateau, et les Américains récemment arrivés. Elle lit les courriers et les journaux intimes qu'on lui confie, écoute la radio, compile la presse. Dans "Paris Allemagne⁰¹", un magnifique portrait "en creux", encore un, de Paris sous la botte, elle raconte la façon dont les Parisiens s'accommodent de la défaite et du désespoir, à coups d'anecdotes, de menus détails, de descriptions des humeurs et des atmosphères dans la veine de ses *Lettres de Paris*, sans n'être plus limitée ni par le nombre de signes ni par les interdits de son patron. L'humour grinçant de Janet masque mal son accablement. Ils lui manquent tant, ces Parisiens grognons, querelleurs, spirituels, qui surnomment leurs envahisseurs "les doryphores".

Le bon accueil accordé à cette première enquête "hors les murs", parue dans la rubrique "A Reporter at Large", l'encourage à continuer dans cette veine. "Soldats de France, debout !⁰²", son deuxième "reportage", raconte de Gaulle et la Résistance française, après l'appel du 18 juin 1940. C'est la première rencontre de Janet Flanner avec le Général. Toute sa vie, elle l'admira sans retenue, fière d'un pays qui a produit un homme politique aussi brillant, un écrivain aussi prodigieux. Enthousiaste, Ross lui demande alors d'abandonner son pseudonyme. Elle signera de son nom tous ses articles jusqu'à la fin du conflit.

01 — *New Yorker*, 7 décembre 1940.

02 — *New Yorker*, 1^{er} février 1941.

Janet Flanner

Pendant quatre ans, à dix mille kilomètres de l'Europe, Janet Flanner raconte aux Américains Paris et la France sous le joug allemand, aussi précisément que si elle y résidait encore. En s'intéressant aux civils bien plus qu'aux militaires, elle bouscule la traditionnelle façon masculine de raconter la guerre. À la fois journaliste et historienne, tantôt grave et tantôt ironique, Flanner explique, décortique, suppute, griffe, pointe les petites et les grandes lâchetés et l'héroïsme au quotidien. Plus elle enquête, plus elle écrit, plus sa détestation de l'Allemagne et des nazis s'accroît. Vifs, précis, documentés, ses articles restent parmi les meilleurs de ce qu'on a pu lire sur la France occupée. La profusion de détails, du plus sombre au plus dérisoire, qui portent tous les sujets possibles (le marché noir, l'économie, l'argent, la mode, la nourriture, le travail, l'éducation, la presse, l'Église, l'antisémitisme, etc.), compose une fresque minutieuse assemblée comme un collage. Un régal de lecture et une mine pour les férus d'histoire.

À la recherche de tout ce qui peut décrire ce pays aimé dont le pillage et la mise à mort la bouleversent, Flanner entreprend de raconter l'évasion de Mary Reynolds, l'ancienne compagne de Marcel Duchamp, arrivée à New York au début de l'année 1943. Après avoir participé à la Résistance française, Mary Reynolds, menacée, quitte Paris en septembre 1942 et traverse la France, seule ou avec des compagnons d'infortune, dans des difficultés extrêmes, en vivant des aventures tantôt tragiques et parfois comiques. Sa bonne étoile ne l'abandonnant pas, elle réussit à franchir les Pyrénées jusqu'à l'Espagne, et à prendre un bateau à Lisbonne pour le Liberia. Après plusieurs escales, elle gagne enfin les États-Unis par les airs. En ces temps difficiles, les lecteurs américains ont besoin de lire des histoires exemplaires qui se terminent bien. Et Janet aime écrire de beaux portraits de femmes. Celui de Reynolds, rebaptisée "Mrs Jeffries" pour garantir son anonymat, est romanesque à souhait et emporte l'adhésion du public.

Texte après texte, Flanner parfait son talent de journaliste littéraire, fière que Ross admette désormais dans son journal des sujets jusqu'alors tabous parce qu'ils lui semblaient trop politiques ou trop austères. En 1942, il lui commande

un portrait du maréchal Pétain. Hitler avait demandé près d'un an de travail à Janet, celui-ci lui en prendra le double. Le besoin de se surpasser la tenaille et elle a tant à dire. À Paris, elle craignait les extrêmes – le socialisme l'effrayait tout autant que les ligues fascistes. Huit ans plus tard, elle revisite ses croyances et voit dans la gauche d'avant-guerre une force positive dressée contre les assauts des réactionnaires. Le procès de Riom, que le gouvernement de Vichy intente en avril 1942 à Léon Blum et à Édouard Daladier pour avoir provoqué et perdu la guerre contre l'Allemagne, la scandalise. "Le procès, simulacre le plus grotesque et le plus honteux de la justice française et exemple de la bigoterie de l'Armée depuis l'affaire Dreyfus", écrit-elle. Blum est devenu un autre de ses héros.

La documentation ne manque pas sur le maréchal Pétain. Il y en a même trop. Janet Flanner passe des semaines à la bibliothèque du Centre français d'information, à l'Institut français et à l'Office of Strategic Service. Elle interroge des membres de la mission militaire française à New York, lit des dizaines de livres historiques, compulse des centaines d'archives, parcourt les tracts de propagande publiés par Vichy et les nazis. Pour contrebalancer la voix du pouvoir et pallier ainsi la censure de la presse, elle s'adresse à des sources non officielles. Au début de l'année 1944, elle remet à Ross une centaine de pages sous le titre français "La France et le Vieux⁰¹". Authentique morceau de bravoure, le texte dépasse le cadre du simple portrait. C'est tout à la fois une biographie fouillée, une histoire de la III^e République, une théorie sur le régime de Vichy et une démolition en règle, souvent ironique, du maréchal Pétain, héros ambigu de Verdun, qu'elle qualifie, entre autres gracieusetés, de "vieille coquille vide" ("Son extrême longévité était son principal exploit...").

Les compliments sont unanimes. Janet Flanner, elle-même, trouve que c'est le meilleur essai de sa carrière (ce qu'elle a pensé aussi en terminant son portrait de Hitler). "Rien de semblable n'a jamais été publié dans un magazine !" s'exclame

01 — *New Yorker*, 12, 19, 26 février et 6 mars 1944.

Ross. À ses yeux, elle mérite une chaire d'histoire dans une université du Middle West. Dans sa bouche, c'est un fameux compliment.

Quand Janet Flanner retourne en Europe en novembre 1944, en tant que correspondante de guerre rattachée aux armées, elle est bouleversée par les dévastations et le désespoir ambiant. Londres est en ruines et Paris est en deuil. De son refuge new-yorkais, elle a pourtant raconté avec précision la France pendant ces années noires, mais faire elle-même le constat de sa déchéance lui est autrement éprouvant. Avant son départ pour l'Europe, Ross lui a proposé de continuer à signer ses chroniques de son vrai nom. Il change d'avis en lisant sa première *Lettre de Paris* d'après-guerre. "Le retour de Genêt est un moment historique pour le journalisme", déclare-t-il à la rédaction.

Et Genêt reprend la plume pour conter Paris et la France, comme elle l'a toujours fait. Elle parcourt l'Europe pour décrire les ravages du nazisme. Elle est parmi les premières journalistes à constater les horreurs du camp de Buchenwald, assiste deux mois durant au procès de Nuremberg, enquête sur les spoliations d'œuvres d'art commandées par Göring⁰¹. D'un reportage à l'autre, elle relate la reconstruction d'un continent dont elle comprend vite que l'union sera l'unique solution.

Au fil des années, elle devient une ambassadrice incontournable de la culture française, un témoin minutieux et important de la politique du pays. Ses textes publiés dans le *New Yorker* observent un semblant de neutralité, pour la forme, mais dans sa correspondance avec Natalia Danesi Murray, sa dernière compagne⁰², son jugement et sa vision de la France et de l'Amérique se font encore plus mordants et plus âpres. "Elle s'adonne à la prophétie, dit d'elle Mary McCarthy, qui lui consacre un long portrait dans le *New York Times*⁰³". Son

01 — *Men and Monuments*, suivi de *The Beautiful Spoils*, New York (N. Y.), Da Capo Press, 1957.

02 — *Darlinghissima*, éd. Natalia Danesi Murray, traduit de l'anglais (États-Unis) par Catherine Pigeaire, Paris, Édition des femmes, 1988.

03 — "Conversation Piece", *New York Times*, 21 novembre 1965.

La liberté d'être soi-même

talent majeur, c'est sa spontanéité, l'authenticité de son message, qui font la qualité d'un journaliste", poursuit-elle, tandis qu'un critique littéraire, admiratif de son "style éblouissant", en fait "le commandant en chef de la phrase anglaise de son temps". Elle qui a si longtemps caressé le rêve d'écrire des romans déclare, après la fin de la guerre : "Il y a eu beaucoup de moments dans mes reportages et mes lettres pour le *New Yorker* où j'ai cru que j'écrivais de la fiction. Ce qui a été une de mes plus grandes récompenses⁰¹."

Sa notoriété, appréciable des deux côtés de l'Atlantique, semble pourtant confinée à ses lecteurs. La célébrité arrive sur le tard lorsqu'en 1971 elle est invitée à la télévision, dans le "Dick Cavett Show", pour la publication du deuxième recueil de son *Paris Journal (1956-1964)*⁰². Le premier volume (1944-1955), paru en 1966, a obtenu le National Book Award. Ce soir-là, elle mouche en direct Norman Mailer et Gore Vidal, et devient du jour au lendemain une star littéraire. À soixante-dix-neuf ans.

À sa mort, à New York, en 1978, William Shawn, qui a remplacé Harold Ross à la direction du magazine, écrit un magnifique éloge funèbre : "Son œil ne fut jamais blasé, sa passion pour ce qui était nouveau et vivant ne diminua jamais, son langage restait en ébullition permanente. C'était une styliste qui avait dévolu son style, lui-même éblouissant et exaltant, à la tâche subtile de transmettre l'esprit d'un peuple subtil⁰³."

Pour autant, le public l'a oubliée. C'est un tort. Il faut lire et relire Janet Flanner, témoin majuscule de son temps. Tout comme son visage en couverture, ses nombreux écrits n'ont pas pris une ride.

01 — Discours à l'Académie américaine des arts et des lettres en 1959.

02 — New York (N. Y.), Harcourt Brace Jovanovich Publishers, 1988, 3 vol.

03 — *New Yorker*, 20 novembre 1978.

PARIS,
ALLEMAGNE

7 décembre 1940

Paris est aujourd'hui la capitale des limbes. C'est une belle ville française sise sur les rives de la Seine dont seul Berlin, la capitale de l'Allemagne, connaît aujourd'hui tous les secrets.

On aurait dû se souvenir de ce XX^e siècle comme de celui de la communication humaine portée à son plus haut degré – l'ère des lettres promptement transportées par avion par-delà les mers et les océans, celle des stations de radio transmettant avec de petits craquements réconfortants le dernier bulletin d'informations au milieu de la nuit, celle des titres de manchette envoyés par TSF et annonçant que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, celle, enfin, des trains aérodynamiques convoyant d'anecdotiques cartes postales à travers les continents. Avec la Pologne, le Danemark et la Norvège, la Hollande, le Luxembourg et la Belgique, les communications ont été rares ces derniers mois. Il est vrai que Johannesburg, en Afrique du Sud, a rapporté il y a peu avoir capturé des cigognes venues de Hollande. Autour de leurs pattes, on avait enroulé ces messages : "L'occupation allemande en Hollande est un enfer" et "Le peuple hollandais meurt sous l'injustice". Étant donné que les cigognes sont peu nombreuses en France quelle que soit la saison, que les nazis ont interdit les pigeons voyageurs et qu'un facteur français ne peut, sous peine d'amende, franchir la ligne de démarcation entre la zone occupée et la zone libre, les communications écrites, clandestines ou non, sont plus difficiles depuis Paris et le reste de la France occupée que dans n'importe quel autre territoire conquis par les Allemands. En cet automne 1940, les Français de la France occupée ne communiquent que par le bouche-à-oreille, même avec leurs voisins. Avec le reste du monde, ils ne communiquent plus.

Les nouvelles de Paris arrivées en Amérique grâce aux réfugiés français, aux expatriés américains, aux membres des unités d'ambulanciers volontaires et consorts sont elles aussi exclusivement orales. Leurs langues vous racontent tous ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux et entendu avec

leurs propres oreilles sans pouvoir s'appuyer sur aucune trace écrite pour prouver leurs dires. Aujourd'hui, toute la documentation relative à Paris se trouve à Berlin. Ces informateurs s'accordent néanmoins sur trois ou quatre points.

Premièrement, quiconque aime Paris et compatit à ses souffrances doit s'estimer heureux de ne pas voir la ville en ce moment parce qu'elle lui semblerait haïssable.

Deuxièmement, les Parisiens s'autorisent deux mots, pas un de plus, pour décrire l'occupant ; ils disent des Allemands qu'ils sont *corrects**⁰¹ et qu'ils sont des *emmerdeurs**. Associés l'un à l'autre, cet adjectif superficiel et ce substantif scatologique sont on ne peut plus significatifs d'un point de vue historique. Par "corrects", les Français entendent que physiquement, militairement, et socialement pourrait-on ajouter, les Allemands ont jusqu'ici mis des façons. Par "emmerdeurs" (un terme relevant presque de la terminologie politique chez de distingués citoyens qui n'avaient jamais employé un tel mot auparavant), les Parisiens sous-entendent que la mentalité allemande, dans sa forme, ses principes et son caractère teutoniques, est pénible jusqu'à en être répugnante. Ces deux curieux mots représentent simplement jusqu'ici la périphérie intellectuelle d'un vocabulaire qui manque encore de mots pour décrire le désespoir et l'angoisse qu'une partie des Français commencent à éprouver non pas avec le cerveau mais avec les tripes et le cœur.

Troisièmement, compte tenu de la propension des Allemands au pillage systématique – pour récupérer et confisquer le linge de lit, les machines, les tapisseries des Gobelins, les instruments chirurgicaux, le lait, les moutons, le champagne –, les Français vont devoir se transformer en un peuple de menteurs et de tricheurs s'ils veulent tout simplement survivre. Le lait, par exemple, est désormais réservé aux seuls nourrissons, aux femmes enceintes et aux personnes de plus de soixante-dix ans. Mais les ménagères parisiennes n'ont aucun scrupule à attendre de longues heures devant les

01 — Les mots en italique suivis (à la première occurrence) d'un astérisque sont en français dans le texte original. (Toutes les notes sont de la traductrice).

crémeries avec un bébé loué dans les bras ou un oreiller fourré sous leurs tabliers, ou encore avec un grand-parent d'emprunt pendu à leurs épaules. Jadis, les soldats, chrétiens ou païens, pillaient avec une joie anarchique – violaient, volaient, titubaient sur les chemins, du sang dégoulinant de leurs mains chargées de butin. Aujourd'hui, selon les façons aryennes de piller, les nazis sonnent à la porte des Français pendant qu'un camion de l'armée attend dans la rue, et leurs soldats se transforment en déménageurs.

Quatrièmement, la passion allemande pour la bureaucratie – et plus précisément pour la rédaction et la signature de formulaires, pour les dossiers, les statistiques et les listes, pour les autorisations officielles concernant à peu près tout et n'importe quoi, se déplacer, lever le petit doigt, travailler, et même avoir le droit d'exister – ressemble à un stylo en acier qui épingleait chaque Français à une feuille de papier, à la manière d'un entomologiste fixant, après les avoir pourchassés, ses spécimens d'insectes, l'un après l'autre, à sa planche. Les Parisiens libéraux ont longtemps cru que le penchant grandissant de leur République pour une bureaucratie mesquine affaiblissait la France. En dignes dictateurs, les Allemands ne doutent pas un instant que leur bureaucratie organisée à grande échelle soit leur point fort. Même les pêcheurs en banlieue doivent être munis d'une autorisation pour pêcher dans la Seine, alors que, depuis des générations, ils n'ont rien attrapé qui vaille la peine qu'on consacre une seule ligne à ce sujet. "Bientôt, il faudra que le fretin français apprenne à lire et à écrire l'allemand !" s'est indigné l'un de ces vieux taquineurs de goujon.

Au moins trois attitudes psychologiques conscientes caractérisent le traitement que les Allemands réservent à Paris. La première de ces attitudes est la modération, voire la considération, à l'égard des Parisiens, sous réserve qu'elle serve la réputation des Allemands. Leur façon de se conduire avec les Français a tout d'un *opéra-bouffe** cruel mais policé. Avec une perspicacité politique qui n'est pas étrangère à leur obsession raciale, ils cherchent à se faire passer aux yeux des

NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2020. N° 144390 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE